



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

44 | 2012

L'Italie du Risorgimento. Relectures

Guerre et nation dans l'Italie du Risorgimento

War and Nation in Risorgimento Italy

Krieg und Nation im Italien des risorgimento

Lucy Riall

Traducteur : Vincent Jolivet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4233>

DOI : 10.4000/rh19.4233

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 2012

Pagination : 49-64

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Lucy Riall, « Guerre et nation dans l'Italie du Risorgimento », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 44 | 2012, mis en ligne le 30 septembre 2015, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4233> ; DOI : 10.4000/rh19.4233

Tous droits réservés

LUCY RIALI

Guerre et nation dans l'Italie du Risorgimento

À la différence de l'unification allemande, dont on sait qu'elle s'est construite « par le sang et par le fer », l'unification italienne n'est pas associée, en général, à des succès militaires. La seule armée italienne qui ait eu un tant soit peu d'envergure internationale au cours de cette période fut l'armée piémontaise. Mais cette armée montra à différentes occasions qu'elle n'était pas à la hauteur de son seul véritable adversaire, l'Autriche. Le Piémont, vaincu par l'Autriche de manière humiliante à deux reprises au cours des mouvements révolutionnaires de 1848-1849, fut à peine en mesure – et encore avec l'aide de la France – d'arracher une victoire dix ans plus tard, en 1859. L'unification nationale ne paraît guère avoir changé les choses. En 1866, l'armée italienne, constituée d'un noyau piémontais, fut vaincue sur terre et sur mer par les forces autrichiennes – défaite d'autant plus cuisante qu'elle se produisit alors que l'Autriche, au cours de cette même guerre, se montra impuissante face à la Prusse de Bismarck. Il n'est donc guère étonnant que les efforts officiels pour célébrer les seules victoires militaires importantes du Piémont et de l'Italie au cours du Risorgimento – contre les armées du pape en 1860 et 1870 – n'aient pas véritablement réussi à convaincre les Italiens – pas plus que les étrangers – de ce que l'Italie avait alors un réel poids militaire en Europe.

Les approches de l'histoire de la guerre dans l'Italie du XIX^e siècle reflètent ces difficultés. On s'accorde à penser que le nationalisme italien n'était pas façonné par le puissant ethos militaire qui contribua à forger et à renforcer les nationalismes français, prussien et britannique au cours de la même période¹. C'est la raison pour laquelle la question de la guerre italienne a été

* Traduit de l'anglais par Vincent Jolivet

1. Il existe bien sûr de très importantes études sur le militarisme italien. Citons en particulier Piero Pieri, *Storia militare del Risorgimento*, Torino, Einaudi, 1962 ; Mario Isnenghi, *Le guerre degli Italiani*, Bologna, Il Mulino, 1989, p. 193-212 ; Ilaria Porciani, « Der Krieg als ambivalenten italienischer Gründungsmythos – Siege und Niederlagen », in Nikolaus Buschmann et Dieter Langewiesche [dir.], *Der Krieg in den Gründungsmythen europäischer Nationen und der USA*, Francfort, Campus, 2003, p. 193-212 ; Walter Barberis [dir.], *Storia d'Italia. Annali 18. Guerra e pace*, Torino, Einaudi, 2002. On constate cependant peu de continuité dans la démarche de ces différents auteurs.

traditionnellement étudiée à travers le prisme du déclin², ou comme l'expression d'un retard. Dans cette dernière perspective, l'émergence du militarisme moderne italien se situerait postérieurement au Risorgimento, en relation avec la naissance d'un nationalisme agressif et chauvin au tournant du siècle, et/ou avec l'affirmation d'une conscience populaire militaire et nationale au cours de la Première Guerre mondiale³. C'est peut-être la raison pour laquelle nombre d'études récentes sur la guerre dans l'Europe du XIX^e siècle, et sur sa relation au nationalisme et aux représentations de la virilité militaire, ne comportent généralement presque aucune mention de l'Italie⁴.

On constate cependant depuis peu un regain d'intérêt aussi bien pour le Risorgimento italien que pour l'esprit militaire qui l'animait. En tout premier lieu, la nouvelle approche du nationalisme du Risorgimento, inaugurée par Alberto Mario Banti, a orienté l'attention des chercheurs sur les représentations italiennes de la guerre et de la violence, et nous a incités à reconnaître que ces représentations furent décisives dans les expressions d'enthousiasme associées au Risorgimento⁵. Ensuite, les travaux de Gilles Pécout, entre autres, sur les soldats volontaires au cours du Risorgimento (et à des périodes ultérieures) ont révélé l'existence d'une tradition militaire jusque-là négligée par les historiens. Ces travaux ont permis de mettre en valeur le rôle joué par les « amitiés politiques » transnationales dans les événements qui conduisirent à l'unification italienne⁶. Enfin, en 2008, la publication de *Gli Italiani*

2. Sur le déclin de la tradition militaire en Italie, cf. Gregory Hanlon, *The Twilight of a Military Tradition. Italian Aristocracy and European Conflicts, 1560-1800*, London, UCL Press, 1998.

3. Emilio Gentile, *La grande Italia. Il mito della nazione nel XX secolo*, Roma/Bari, Laterza, 2009; Oliver Janz, « Nazionalismo e coscienza nazionale nella prima guerra mondiale. Germania e Italia a confronto », in Oliver Janz et al. [dir.], *Centralismo e federalismo tra Otto e Novecento. Italia e Germania a confronto*, Bologna, Il Mulino, 1997. Pour la période postérieure à l'unification italienne, cf. Marco Mondini, « La nazione di Marte. Esercito e nation building nell'Italia unita », *Storica*, tome 20-21, 2001, p. 209-246.

4. Cf., parmi d'autres, les études rassemblées par Christine G. Krüger et Sonia Levsen (eds), *War Volunteering in Modern Times. From the French Revolution to the Second World War*, London, Palgrave, 2011, et Stefan Dudnik, Karen Hagemann et John Tosh (eds), *Masculinities in Politics and War. Gendering Modern History*, Manchester, Manchester University Press, 2004. Bien que très complets et concernant une vaste aire géographique (outre l'Europe et les États-Unis, sont abordés l'Iran, l'Afrique du Sud et l'Amérique latine), il est révélateur que ces travaux ne comportent aucune étude qui accorde à l'Italie plus qu'une brève mention.

5. Alberto Mario Banti, *La nazione del Risorgimento. Parentela, santità e onore alle origini dell'Italia unita*, Torino, Einaudi, 2000; *L'onore della nazione. Identità sessuali e violenza nel nazionalismo europeo dal XVIII secolo alla Grande Guerra*, Torino, Einaudi, 2005; *Sublime madre nostra. La nazione italiana dal Risorgimento al fascismo*, Roma-Bari, Laterza, 2011. Cf. aussi le volume dirigé par Alberto Mario Banti et Paul Ginsborg [dir.], *Storia d'Italia, Annali. Vol. 22. Il Risorgimento*, Torino, Einaudi, 2007.

6. On se reportera en particulier au numéro spécial du *Journal of Modern Italian Studies*, XIV, 4 (2009), *International Volunteers and the Risorgimento*, édité par Gilles Pécout, qui comporte des articles de Grégoire Bron, Anne-Claire Ignace, Ferdinand-Nicols Göhde et Simon Sarlin; Gilles Pécout, 'Philhellenism in Italy: Political Friendship and the Italian Volunteers in the Mediterranean in the Nineteenth Century', *Journal of Modern Italian Studies*, IX, 4 (2004), p. 405-427; cf. aussi Lucy Riall, « Eroi maschili, virilità e forme della guerra », in Alberto Mario Banti et Paul Ginsborg [dir.], *Il Risorgimento... op. cit.*, p. 253-288. On se reportera également à Gilles Pécout, « Les sociétés de tir dans l'Italie unifiée de la seconde moitié du XIX^e siècle », *Mélanges de l'École Française de Rome*, tome 102, n° 2, 1990, p. 533-676 et à l'étude antérieure d'Anna Maria Isastia, *Il volontario militare nel Risorgimento. La partecipazione alla guerra del 1859*, Roma, Ufficio Storico SME, 1990.

in *Guerra*, dirigé par Mario Isnenghi et notamment de l'un de ses tomes coordonné par Eva Cecchinato et consacré au Risorgimento, a représenté un pas en avant décisif dans notre connaissance des multiples formes d'organisation militaire en Italie autour de l'époque de l'unification. Ces travaux nous ont aidé à identifier les diverses cultures nationales inspirant ces structures militaires⁷. Dès lors, la problématique doit être reformulée : il s'agit moins d'affirmer que l'Italie du Risorgimento a manqué d'un ethos militaire, que de comprendre que cet ethos fut conçu et a fonctionné selon des modalités nouvelles. Dans les pages qui suivent, nous examinerons quelques-unes des conséquences de cette mutation, en nous concentrant en particulier sur la tradition du volontariat en Italie et sur l'image du volontaire dans les guerres du Risorgimento.

*

IMAGES DE GUERRE

Dans l'Italie du Risorgimento, l'idée de nation reposait sur un discours de « vertus » et de « vices ». Comme l'a montré Silvana Patriarca, le « caractère national » italien – ou la « conscience d'eux-mêmes » des Italiens – s'est fondé au début du XIX^e siècle à la fois sur l'idée d'une « primauté » culturelle et historique, et sur un sentiment de déclin. Les étrangers, tout comme les Italiens, utilisaient des métaphores de faiblesse, d'émascation et de féminisation pour indiquer l'état d'infériorité et de « dégénérescence » de l'Italie. Pour Giacomo Durando, le caractère italien était marqué par la paresse et le relâchement, du fait d'une éducation « castratrice », tandis que pour Cesare Balbo, l'*ozio* (l'« indolence ») avait abouti à la disparition de la vertu militaire et engendré la *mollezza* parmi les élites italiennes. Ainsi, le caractère efféminé, la servilité et la passivité des Italiens traduisaient une condition de déclin moral et politique, qui leur attirait un chœur de réprobation⁸.

« Nous ne sommes pas l'Italie, grâce à Dieu », put ainsi écrire Jules Michelet en 1841⁹. Tous ne s'accordaient pas sur les explications de ce triste état de choses, mais celui-ci était généralement associé à un échec militaire et

7. Mario Isnenghi [dir.], *Gli Italiani in Guerra. Conflitti, identità, memorie dal Risorgimento ai giorni nostri*, 5 volumes, volume 1, Torino, UTET, 2008 ; Mario Isnenghi et Eva Cecchinato [dir.], *Fare l'Italia : unità e disunità nel Risorgimento*, Torino, UTET, 2008.

8. Silvana Patriarca, 'Indolence and Regeneration: Tropes and Tensions of Risorgimento Patriotism', *American Historical Review*, CX, 2 (2005), p. 381, 387-389 et 394-395 ; du même auteur, *Italian Vices. Nation and Character from the Risorgimento to the Republic*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010. Cf. aussi Lucy Riall, 'Which Italy? Italian Culture and the Problem of Politics', *Journal of Contemporary History*, XXXIX, 3 (2004), notamment p. 437-439 et p. 443-446.

9. Jules Michelet, *Le peuple* (1841), cité par Marcello Verga, « Nous ne sommes pas l'Italie, grâce à Dieu ». Note sull'idea di decadenza nel discorso nazionale italiano », *Storica*, tomes 43-45, 2009, p. 169-207. Sur l'avis des Français quant aux capacités militaires des Italiens, cf. aussi Michael Broers, *The Napoleonic Empire in Italy, 1796-1814. Cultural Imperialism in a European Context*, London, Palgrave, 2005.

politique. « Vous étiez jadis les maîtres du monde », écrivit Joachim Murat, naguère roi de Naples, dans sa *Proclamation aux Italiens* de 1815, « et vous avez expié votre gloire par vingt siècles de massacres et d'oppression »¹⁰. C'est contre ce processus de dégénérescence nationale que les patriotes italiens du Risorgimento proposèrent une régénération nationale. Le redressement militaire était d'ailleurs un but auquel tendaient les modérés tout comme les radicaux, qui divergeaient sur tous les autres points. D'un côté, Giuseppe Mazzini affirmait que la guerre effacerait la « souillure » du caractère des Italiens et encouragerait les actes de courage et d'héroïsme ; il exaltait aussi la mort pour la nation comme un martyr dont l'exemple contribuerait à engendrer un esprit martial et à fomenter la révolution en Italie. De l'autre, les opposants modérés à Mazzini, comme Gallenga et Durando, percevaient la guerre et la discipline militaire comme le moyen de reconstruire le « caractère » italien¹¹. Pour tous deux, il fallait « reviriliser » les Italiens par la guerre et par l'affirmation de la valeur du sacrifice dans la bataille. Comme l'écrivent Alberto Mario Banti et Marco Mondini, au cours du Risorgimento, la guerre devait être « une démonstration de courage, de virilité, d'unité, un démenti à tous ceux qui, hors de la péninsule, depuis des siècles, s'étaient obstinés à présenter les Italiens comme des couards peu fiables »¹².

Durant le Risorgimento, la guerre et la glorification du combat, de la violence et de la mort, considérées comme des manifestations de courage, discipline et martyr, allaient de pair avec une exhortation à s'assumer comme Italien et à agir en homme. Parallèlement, la nation italienne était appréhendée en termes d'émotion, comme une famille naturelle : les liens d'affection qui liaient la communauté nationale étaient semblables à ceux d'une famille, et l'amour de l'un était considéré comme un préalable nécessaire à l'amour de l'autre. La défense armée de l'honneur national, conçue pour « reviriliser » les Italiens, était donc aussi présentée comme une exigence morale : celle de défendre sa famille et de protéger sa réputation¹³.

Ce mélange de métaphores nationales, militaires, masculines et familiales n'était nullement un cas isolé. À partir de la Révolution française, en Allemagne, en France comme en Grande-Bretagne, s'est opérée une militarisation du discours politique, vecteur d'affirmation d'une autorité confondue avec le sentiment national. Cette célébration de l'armée et des idéaux militaires, au travers de récits, chansons, peintures ou monuments, conférait une

10. Cité dans Denis Mack Smith (ed.), *The Making of Italy, 1796-1866*, London, Mac Millan, 1988, p. 17-18.

11. Silvana Patriarca, 'Indolence and Regeneration', *loc. cit.*, p. 403-404.

12. Alberto Mario Banti et Marco Mondini, « Da Novara a Custoza : culture militari e discorso nazionale tra Risorgimento e Unità », in Walter Barberis [dir.], *Guerra e pace, op. cit.*, p. 420.

13. Silvana Patriarca, 'Indolence and Regeneration', *loc. cit.*, p. 418 ; Ilaria Porciani, « Famiglia e nazione nel lungo Ottocento », *Passato e Presente*, tome 57, 2002, p. 33-39 ; Adrian Lyttelton, 'Creating a National Past: History, Myth and Image in the Risorgimento', in Albert Russell Ascoli et Kristina von Henneberg [eds.], *Making and Remaking Italy: the Cultivation of National Identity around the Risorgimento*, Oxford, Berg, 2001, p. 36.

dimension mythologique à l'expérience de guerre en glorifiant la mort au combat. La guerre devint une aventure héroïque, y compris pour le simple soldat et c'est grâce à cette association que l'armée permit de relier entre eux l'idéal abstrait et public de la nation, les normes de conduite individuelle et les rôles de genre¹⁴.

Le lien entre guerre et appartenance nationale s'était généralisé et consolidé en Europe. L'identification de la nation avec la guerre, et leur fusion dans la personne du jeune homme courageux et généralement beau, eurent pour effet d'étendre le consensus politique et de renforcer la légitimité de dirigeants qui assuraient incarner ces qualités¹⁵. En Italie, cependant, ce processus d'identification et de légitimation était bien moins affirmé : l'appel nationaliste aux armes y était lié à un sentiment d'échec militaire, de douceur féminine et de faiblesse morale, sentiment directement associé aux pouvoirs en place et à la dépravation des classes dirigeantes. En conséquence, contrairement à la France, à l'Allemagne ou à la Grande-Bretagne, les appels à la lutte militaire, à la virilité et à la défense de la patrie ne s'y manifestaient pas comme une force de mobilisation en faveur des pouvoirs mais comme un moyen de les renverser.

En d'autres termes, si cette relation entre guerre, nation et « virilité » était extrêmement étroite, elle prit en Italie une signification particulière qui eut des conséquences spécifiques. Ainsi, les œuvres romantiques du XIX^e siècle, qui fournirent un socle à l'identité nationale italienne, soulignèrent-elles moins la gloire des armées ou de leurs chefs que le grand courage des Italiens lorsqu'ils agissaient seuls, soit comme individus, soit par petits groupes. Comme l'a montré Alberto Mario Banti, ces récits se concentraient sur la lutte armée et le sacrifice afin de défendre un « honneur » national menacé par des forces extérieures, par les trahisons personnelles et l'oppression étrangère¹⁶. Par-dessus tout, le duel devint une riposte matérielle et métapho-

14. Sur le « mythe de l'expérience de la guerre », cf. George Mosse, *Fallen Soldiers. Reshaping the Memory of the World Wars*, Oxford, Oxford University Press, 1990, p. 15-32.

15. Sur le genre et la sexualité, cf. en particulier Stefan Dudnik et Karen Hagemann, 'Masculinity in Politics and War in the Age of Democratic Revolutions, 1750-1850', in Stefan Dudnik, Karen Hagemann et John Tosh (eds.), *Masculinities in Politics and War*, op. cit., p. 18 ; Anne McClintock, "No Longer in a Future Heaven": Nationalism, Gender, and Race', in Geoff Eley et Ronald Grigor Suny (ed.), *Becoming National. A Reader*, Oxford, Oxford University Press, 1996, p. 261 ; George Mosse, *The Image of Man. The Creation of Modern Masculinity*, Oxford, Oxford University Press, 1996, p. 56-76 ; George Mosse, *Nationalism and Sexuality. Middle-class Morality and Sexual Norms in Modern Europe*, Madison (WS), University of Wisconsin Press, 1985, p. 16. Sur l'importance de la famille et son identification avec la nation, et les cas français et allemand durant la période révolutionnaire, cf. Lynn Hunt, *The Family Romance of the French Revolution*, London, Routledge, 1992 et Karen Hagemann, 'A valorous *volk* Family: the Nation, the military, and the gender Order in Prussia in the time of the anti-Napoleonic Wars, 1806-1815', in Ida Blom, Karen Hagemann et Catherine Hall (eds.), *Gendered nations. Nationalisms and Gender Order in the Long Nineteenth Century*, Oxford-New York, Berg, 2000, p. 179-205.

16. Alberto Mario Banti, *La nazione del Risorgimento*, op. cit., notamment p. 96 ; cf. aussi Alberto Asor Rosa, « L'epopea tragica di un popolo non guerriero », in Walter Barberis [dir.], *Guerra e pace*, op. cit., p. 851.

rique aux insultes faites à l'honneur italien¹⁷. L'*Ettore Fieramosca* de Massimo D'Azeglio (1833) est à cet égard emblématique puisque le jeune héros organise un duel avec des soldats français, et qu'il parvient ainsi à laver les Italiens de l'accusation de trahison et de couardise¹⁸. La guerre et la culture militaire créèrent ainsi un idéal de masculinité héroïque qui était appelé à devenir central, plus généralement, dans le discours patriotique du Risorgimento, exaltant la culture et le peuple italiens tout en blâmant la faiblesse de l'Italie dans son mode de gouvernement.

En somme, si partout en Europe la guerre était liée à la nation et à la « virilité » en tant qu'éléments de mobilisation patriotique, ce processus prenait dans l'Italie du Risorgimento une dimension morale tout à la fois comme symbole de la rébellion et instrument de renouveau. La guerre était un moyen de réclamer et de définir une patrie qui n'existait pas encore, de montrer à des étrangers sceptiques l'existence d'une *italianità* héroïque, et de surmonter la contradiction entre peuple et gouvernement. En outre, vers le milieu du siècle, la guerre apparaissait comme la seule possibilité d'« émanciper » l'Italie de l'oppression politique. Les révolutions de 1848-1849, notamment, persuadèrent bien des nationalistes que le changement politique ne pourrait venir que de la défaite militaire de l'Autriche et de ses alliés. Pour toutes ces raisons, durant le Risorgimento, l'appel à l'action militaire était un appel à devenir Italien et réciproquement.

REBELLES ROMANTIQUES

Dans l'Europe du XIX^e siècle, le volontariat militaire exerça un attrait aussi puissant que durable sur les hommes cultivés de la classe moyenne. Comme l'a écrit George Mosse, il offrit un nouveau modèle de jeunesse, d'énergie et de romantisme, d'association politique et d'engagement, tandis que l'émergence d'une littérature du volontariat contribua à forger l'idée que la condition de simple soldat était honorable et « distinguée », que la guerre était une aventure excitante et que la mort était glorieuse¹⁹. Pour un public plus large, le volontaire prêt à mourir pour sa patrie représentait une « version actualisée et idéalisée du soldat » ; il offrait l'opportunité d'imaginer la communauté nationale sous les traits d'un valeureux jeune homme²⁰.

17. Steven Hughes, *Politics of the Sword. Duelling, Honour and Masculinity in Modern Italy*, Columbus (OH.), Ohio State University Press, 2007, p. 30-37.

18. Massimo Taparelli d'Azeglio, *Ettore Fieramosca ossia la disfida di Barletta*. Milano, V. Ferrario, 1833 ; Giuliano Procacci, *La disfida di Barletta tra storia e romanzo*, Milano, Mondadori, 2001, p. 62-67.

19. George Mosse, *Fallen Soldiers*, *op. cit.*, p. 16-19 et 28-33.

20. John Horne, 'Masculinity in Politics and War in the Age of Nation-states and World Wars, 1850-1950', in Stefan Dudnik, Karen Hagemann et John Tosh (eds.), *Masculinities in Politics and War*, *op. cit.*, p. 27-28.

Dans l'Italie du Risorgimento, le volontariat prit une signification militaire et politique particulière. Introduit comme une nouvelle forme de guerre au cours des années 1840 par les exilés qui avaient combattu en Espagne, en Grèce et au service des révolutions d'Amérique du Sud, il connut une réelle popularité au cours des révolutions de 1848-1849. Les raisons de cet engouement pour le volontariat ne sont pas encore parfaitement connues, mais l'ampleur du mouvement et la volonté (affirmée dans les correspondances comme dans les contrats) de mourir en luttant pour l'Italie témoignent du succès et de la diffusion de l'idée de nation durant le Risorgimento, tout comme du goût pour l'aventure associé à la violence militaire. Durant ces mêmes révolutions, le mouvement de volontariat trouva un meneur habile et stimulant en la personne de Giuseppe Garibaldi, qui revint en Italie après avoir combattu en Uruguay en 1848. Garibaldi était un expert en tactiques de guérilla. Il était rompu au commandement des civils qui n'avaient qu'une expérience limitée du combat. Il était en outre célèbre pour ses victoires désespérées face à un ennemi numériquement bien supérieur. Enfin, il jouissait d'une réputation enviable d'homme d'honneur, sincère, symbole de la régénération nationale que les patriotes exaltaient dans leurs écrits. À partir de la fin des années 1840, les armées de volontaires jouèrent donc un rôle de plus en plus central dans la préparation militaire des révolutionnaires italiens²¹.

Quelque trois cents groupes de volontaires distincts se joignirent aux campagnes militaires contre l'Autriche en 1848 et, selon une estimation approximative, 100 000 hommes au total se portèrent volontaires pour combattre dans les différentes guerres italiennes de 1848-1849. 50 000 hommes, peut-être, participèrent volontairement à la guerre contre l'Autriche en 1859 et plus de 20 000 volontaires se trouvaient aux côtés de Giuseppe Garibaldi à la fin de sa campagne dans le Sud de l'Italie, en 1860 (certaines estimations donnent un chiffre proche de 50 000 hommes)²². Les volontaires remportèrent d'importants succès militaires, souvent contre des troupes bien supérieures en nombre. Leurs victoires, certes vouées à l'échec, au cours de la défense héroïque de la République romaine en 1849, au cours de la campagne de 1859 contre l'Autriche, et surtout en Sicile et dans le Sud de l'Italie en 1860, jouèrent un rôle déterminant pour provoquer les changements poli-

21. Alberto Mario Banti et Marco Mondini, « Da Novara a Custoza », *loc. cit.*, p. 420-424; Franco della Peruta, « Le teorie militari della democrazia risorgimentale », in Franco Mazzonis [dir.], *Garibaldi condottiero. Storia, teoria, prassi*, Milano, Franco Angeli, 1982, p. 61-72. Sur le rôle de Garibaldi comme symbole d'une nation, cf. Lucy Riall, *Garibaldi. Invention of a Hero*, New Haven/London, Yale University Press, 2007.

22. Eva Cecchinato, « Il regno delle camicie rosse. L'impresa garibaldina del 1860 » in Mario Isnenghi et Eva Cecchinato [dir.], *Fare l'Italia, op. cit.*, p. 560; Giorgio Rochat, « Le guerre del Risorgimento... », *loc. cit.*, p. 426; Anna Maria Isastia, *Il volontario militare nel Risorgimento*, p. 189-242; Carlo Jean, « Garibaldi e il volontariato nel Risorgimento », *Rassegna Storica del Risorgimento*, tome 69, n° 4, 1982, p. 401; Cesare Cesari, *Tradizioni del volontarismo italiano*, Napoli, Rispoli, 1942, p. 5; George Macaulay Trevelyan, *Garibaldi and the Making of Italy*, London, Longman, 1911, appendice B, p. 316-318.

tiques à court et long termes qui conduisirent à l'unification de l'Italie en 1861.

Ces succès militaires et ces réalisations politiques renforcèrent l'importance symbolique des volontaires : aux moments cruciaux du Risorgimento, ils personnifièrent la nation italienne. Même lorsqu'elle ne fut pas couronnée de succès (comme durant les révolutions de 1848-49), la volonté de se battre pour l'Italie constituait la preuve tangible de l'existence de la nation, transformant ainsi la défaite en épisode glorieux. En choisissant de combattre et de mourir pour l'Italie, les volontaires offraient la preuve vivante que les Italiens, loin d'être paresseux, effeminés ou couards, étaient forts et courageux. Ainsi, l'énergie victorieuse des volontaires dans la bataille montrait bien que les dirigeants italiens, et non les Italiens eux-mêmes, étaient les responsables du déclin de la nation. Le soutien mutuel et la solidarité dont ils témoignaient – cette fraternité des volontaires – personnifiaient par ailleurs l'idéal d'une nation conçue comme une famille aimante, qu'il était loisible d'opposer à la division et à la dégénérescence des États favorables à l'Autriche.

En tant que chef reconnu du mouvement des volontaires en Italie, Garibaldi joua alors un rôle fondamental. Tandis qu'il combattait à Rome en 1849, il refusa de porter l'uniforme militaire, préférant garder les habits amples des volontaires de la légion italienne en Uruguay. Menant ses hommes à la bataille revêtu d'une tunique rouge, d'un *poncho*, d'une houppelande et d'un béret « puritain », il était muni d'un sabre et d'armes à feu. Un journal put alors qualifier Garibaldi et ses hommes de « pittoresques », au sens d'exotiques et naturels. Ils rappelaient sans doute aux lecteurs les peintures de l'artiste du XVII^e siècle Salvatore Rosa, dont les farouches paysages italiens étaient peuplés de soldats, de pâtres et de bandits. Ils pouvaient aussi évoquer les romans de guerre de Walter Scott, qui avait fait de l'esthétique de la guerre un objet héroïque, chevaleresque et plaisant²³.

Dans les années 1840, Garibaldi était représenté sous les traits d'un bel homme aux yeux en amande, aux cheveux longs et ondulés, serein mais courageux, à la physionomie farouche, non dénuée de féminité : coiffé d'un béret incliné, il portait une tunique lâche à large encolure, attachée par un pompon²⁴. Une sympathisante mazzinienne, Margaret Fuller, écrivit pour le *New York Tribune* avoir pensé à Walter Scott en le voyant, et compara l'allure

23. *Illustrated London News*, 21 juillet 1849. Sur l'Italien pittoresque, cf. Nelson Moe, *The View from Vesuvius. Italian Culture and the Southern Question*, Berkeley, CA., University of California Press, 2002, p. 2-3 et p. 16-19 ; sur la perception du pittoresque par le public britannique, Simon Bainbridge, *British Poetry and the Revolutionary and Napoleonic Wars*, Oxford, Oxford University Press, 2003, p. 120-133.

24. La lithographie que nous décrivons ici a été reproduite dans un certain nombre de versions précoces de la *Biografia di Garibaldi* publiée par Giovanni Battista Cuneo à Turin en 1850 ; une autre lithographie qui représente Garibaldi de la même manière a été publiée à Turin dans *Il Mondo Illustrato* du 5 février 1848, dans *l'Illustrated London News* et dans le *The Lady's Newspaper* du 19 mai 1849 ; à Paris, enfin, dans *L'Illustration* du 26 mai 1849.

de Garibaldi à « celle d'un héros du Moyen-Âge »²⁵. Des journalistes plus critiques eurent une impression analogue, mais ils voyaient en lui le « meneur » d'une bande de « brigands étrangers » ou encore, plus simplement, « un bandit de grand chemin »²⁶.

La manipulation politique des images du bandit et du hors-la-loi, ainsi que le lien romantique établi avec le passé médiéval, sont ici tout à fait significatifs²⁷ : Garibaldi n'est pas figuré en héros militaire conventionnel, mais en héros romantique. Meneur d'hommes séduisant, courageux et affranchi de la discipline, il conduit une nation à se révolter contre l'influence corruptrice et castratrice de son gouvernement. Son apparence est dominée par une gamme de signes éloquents. Sa tunique rouge, couleur du pouvoir et de la liberté, concrétise le lien visuel entre les idéaux du républicanisme et ceux de la démocratie. L'absence d'uniforme et d'insignes militaires défie les hiérarchies ordinaires, et rappelle le rêve de fraternité et d'égalité qui guidait les armées de la Révolution française. Le port de vêtements exotiques issus d'Amérique du Sud renvoie au courage et à l'héroïsme des Italiens à l'étranger, contraints à l'exil par des gouvernements iniques. Le fossé entre des Italiens courageux et leurs dirigeants tyranniques était ainsi allusivement représenté²⁸.

En outre, Garibaldi ne combattait pas seul : ce n'était qu'un héros parmi tant d'autres. Ses volontaires s'habillaient et se comportaient comme lui, ainsi que l'explique l'un d'entre eux, le Lombard Emilio Dandolo : Garibaldi et ses officiers « prennent soin de manifester le plus grand mépris pour tout ce qui est observé et affirmé avec la plus grande sévérité dans les armées régulières »²⁹. Un observateur put ainsi voir des soldats couchés sur le sol autour du quartier général de Garibaldi, et noter qu'aucun d'entre eux ne se redressait à son arrivée ; la sentinelle elle-même conserva sa position, mi-assis, mi-affalé sur le sol³⁰. Peu de changements se produisirent lorsque les volontaires quittèrent la ville pour affronter l'armée d'occupation. Ils utilisaient des selles américaines, montaient leur camp spontanément et « sans aucun ordre » ; les soldats s'installaient là où ils pouvaient, avec « le général au centre ». On laissait les chevaux brouter librement, cependant que les hommes tuaient des bêtes et les partageaient équitablement³¹. À l'heure des repas, comme le

25. 6 juillet 1849, dans Arthur B. Fuller (ed.), *At Home and Abroad. Or Things and Thoughts in America and Europe*, Boston, The Tribune Association, 1874, p. 414.

26. *The Times*, 24 et 29 mai 1849 ; Pierre Gut, « Garibaldi et la France, 1848-1882. Naissance d'un mythe », *Rassegna Storica del Risorgimento*, tome 74, n° 3, 1987, p. 300.

27. Sur Byron et les « anti-héros » du romantisme, cf. Mario Praz, *The Romantic Agony*, London, Oxford University Press, 1933, notamment p. 58-69 ; Adrian Lyttelton, 'Creating a National Past', *loc. cit.*, notamment p. 33-36, et 'The Hero and the People', in Silvana Patriarca et Lucy Riall (eds.), *The Risorgimento Revisited. Nationalism and Culture in Nineteenth-century Italy*, London, Palgrave, 2012.

28. Sur le symbolisme révolutionnaire, cf. Maurice Agulhon, *Marianne au combat. L'imagerie et la symbolique républicaines de 1789 à 1880*, Paris, Flammarion, 1979.

29. Emilio Dandolo, *I volontari ed i bersaglieri lombardi*, Torino, 1849, p. 176-177.

30. Jan P. Koelman, *Memorie romane*, Roma, Istituto per la storia del Risorgimento, 1963 [1863], p. 245-246.

31. Gustav von Hoffstetter, *Giornale delle cose di Roma nel 1849*, Torino, G. Cassone, 1851, p. 32-33.

note Dandolo, « tous, officiers et soldats, se mettent à égorger, équarrir, et rôtir dans d'immense bûchers des pièces de bœufs, de cabris, de porcelets »³². Nulle cérémonie particulière lorsque Garibaldi se retirait pour dormir ou se reposer : « sous la tente, le général se fabriqua une couche avec sa selle et sa peau de bête tigrée, enleva sa chemise, se mit en chien de fusil et s'endormit »³³.

Les Italiens revendiquaient leur honneur et leur masculinité au travers de la guerre, mais en tant que volontaires, rejetant les codes de conduite, le rang social, l'ancienneté, voire même les normes de genre. La légion de Garibaldi, telle que la décrit Dandolo, était simplement formée par les « plus courageux, sans se préoccuper d'ancienneté ou de règles formelles »³⁴. La légion garibaldienne était avant tout une force armée internationale, rappelant le lien entre cosmopolitisme et nationalisme présent dans les mouvements patriotiques du début du XIX^e siècle³⁵. L'artiste hollandais Jan Koelman fut particulièrement impressionné par le garde du corps uruguayen de Garibaldi, l'ancien esclave Aguyar, « un Hercule de couleur ébène » qui fondait sur l'ennemi au combat et le terrassait avec son lasso, ainsi que par un prêtre, Ugo Bassi, qui combattait revêtu d'une longue tunique talaire en chevauchant un destrier blanc. Tous admiraient éperdument la femme de Garibaldi, Anita, « très délicate de corps », comme la décrivait un volontaire suisse, qui précisait cependant : « au premier regard, on percevait en elle l'amazone »³⁶. Garibaldi la traitait « honorablement » et avec affection en public. Il raconta un soir à ses hommes comment elle avait échappé à l'ennemi en Amérique du Sud pour rejoindre son mari. Anita – « la femme courageuse » – fit en sorte de voler un cheval et de s'évader du camp ennemi ; après avoir traversé la rivière sous une pluie de projectiles en se tenant à la queue du cheval, elle voyagea quatre jours et quatre nuits pour traverser la forêt vierge sans s'alimenter, avant de rejoindre enfin son mari huit jours plus tard. « Oui, Messieurs, ma femme est valeureuse, conclut le général en lui tendant la main et en lui adressant un regard plein d'affection. La joie et la fierté irradiaient du visage d'Anita »³⁷.

La presse se fit également l'écho de l'impression que suscitèrent, dans la Rome des années 1840, ces Sud-Américains aux cheveux longs, portant des habits voyants, ainsi que les groupes de races et de classes mêlés. Une

32. Emilio Dandolo, *I volontari...*, *op. cit.*, p. 176.

33. Gustav Von Hoffstetter, *Giornale*, *op. cit.*, p. 33.

34. Emilio Dandolo, *I volontari...*, *op. cit.*, p. 177.

35. Maurizio Isabella, *Risorgimento in Exile. Italian Emigrés and the Liberal International in the Post-Napoleonic Era*, Oxford, Oxford University Press, 2009.

36. Jan P. Koelman, *Memorie*, *op. cit.*, p. 331 ; Gustav von Hoffstetter, *Giornale*, *op. cit.*, p. 29, 272, 327 et 355.

37. Cette histoire était considérée comme importante. Garibaldi la rapporta dans une partie d'*Anita*, l'« esquisse de biographie » qu'il écrivit sur sa femme après sa mort, d'abord publiée avec ses mémoires à New York en 1859 ; elle fut aussi utilisée et embellie par Alexandre Dumas dans ses différentes éditions des mémoires de Garibaldi. Sur l'importance d'Anita et d'autres femmes pour les images de la nation « revirilisée » : Lucy Riall, « Men at War : Masculinity and Military Ideals », in Silvana Patriarca et Lucy Riall (eds.), *The Risorgimento Revisited*, *op. cit.*

illustration de l'*Illustrated London News* décrit ainsi Aguyar, le « serviteur noir de Garibaldi [...] aujourd'hui mort » comme un « bon compagnon » monté sur un cheval caracolant, « son vêtement, un large manteau rouge et un foulard de soie criard noué librement autour de ses épaules ». Une autre vignette représentait un lancier à cheval, homme à fière allure, aux habits flottants, avec de longs cheveux et une barbe, galopant dans une rue romaine encombrée. Une illustration célèbre représentait un groupe de volontaires au quartier général de Garibaldi, bavardant et fumant, se rassemblant spontanément autour d'un groupe d'officiers sud-américains barbus aux longs cheveux, portant de larges tuniques et coiffés de bérets « puritains » surmontés de plumes d'autruche³⁸. Mais c'est Garibaldi lui-même qui résumait le mieux le caractère de son armée : « Les gens qui m'accompagnaient [en Amérique du Sud], véritable chiourme cosmopolite, étaient composés de toutes les couleurs, comme de toutes les nations. Je les traitais avec bonté, peut-être superflue... Ils ne manquaient pas de courage et cela me semblait suffisant »³⁹.

À partir de 1848-1849, Garibaldi et ses volontaires contribuèrent à répandre un modèle vivant d'*italianità*. Leur idéal d'héroïsme militaire ne se fondait pas sur l'histoire ou sur des romans, mais sur leur propre expérience militaire évoquée au travers de mémoires, de tableaux, de poèmes et de chansons. Comme le note Alberto Asor Rosa, le volontaire est « la figure dominante de toute une veine, non institutionnelle, de la littérature de guerre italienne... Le volontaire est celui qui va à la guerre non parce qu'il est contraint de le faire, ou par métier, mais par un libre choix, et il vit la guerre comme le grand moment de l'aventure juvénile »⁴⁰. Les volontaires occupèrent ainsi une place centale dans la construction du Risorgimento en tant que « récit de fondation » de l'Italie. L'ensemble des écrits des volontaires (qu'on désigne sous le nom de « littérature garibaldine ») – entre l'ouvrage *I volontari* d'Emilio Dandolo, immédiatement postérieur aux révolutions de 1849, et les *Noterelle* de Giuseppe Cesare Abba, rédigées à la fin du siècle – suscita une nouvelle littérature patriotique en Italie⁴¹. Cet ensemble contribua à fixer une série d'épisodes militaires cruciaux du Risorgimento, mémorables, et qui devaient à ce titre être commémorés comme une partie de l'histoire officielle ; mais ce corpus glorifiait aussi un type d'héroïsme spécifiquement italien, qui

38. *Illustrated London News*, 23 juin, 14 et 21 juillet 1849.

39. *Le memorie di Garibaldi in una delle redazioni anteriori alla definitiva del 1872*, Bologne, Cappelli, 1932, p. 30.

40. Alberto Asor Rosa, « L'epopea tragica », *loc. cit.*, p. 853.

41. L'édition définitive des *Noterelle* d'Abba a été publiée sous le titre de *Da Quarto al Volturno. Noterelle d'uno dei Mille*, Bologne, Zanichelli, 1891. Sur la littérature garibaldienne, cf. Mario Isnenghi et Eva Cecchinato, « La nazione volontaria », in Alberto Mario Banti et Paul Ginsborg [dir.], *Il Risorgimento*, *op. cit.*, p. 607-720 ; Alberto Asor Rosa, « L'epopea tragica », *op. cit.*, p. 853-861 ; Mario Tedeschi, « Memorialisti garibaldini », *La letteratura italiana. Storia e testi : il secondo Ottocento. Lo stato unitario e l'età del positivismo*, 8/2, Roma-Bari, Laterza, 1975, p. 433-483 ; Gaetano Trombatore, *Scrittori garibaldini*, Torino, Einaudi, 1979 ; Benedetto Croce, « Letteratura garibaldina », *La letteratura della nuova Italia. Saggi critici*, volume 6, Bari, 1940, p. 5-15.

ne perdit jamais complètement son lien avec la régénération et le rejet de l'autorité établie⁴².

UNE NATION DIVISÉE

Cependant, malgré d'indéniables succès, l'idée d'un renouveau militaire italien engendra aussi désaccords et déceptions. Avant les révolutions de 1848-1849, les principaux stratèges révolutionnaires – Giuseppe Mazzini, Nicola Fabrizi, Carlo Cattaneo et Carlo Pisacane – échouèrent à se mettre d'accord sur le type de guerre qu'il convenait d'engager. Leurs dissensions portaient notamment sur la manière dont il convenait d'organiser «le peuple» (en petites bandes de guérilla, ou en armées de masse), sur les buts et les modalités de direction de l'action militaire. Ces hommes ne s'accordaient pas non plus sur le lieu précis où la révolution pourrait ou devrait éclater (dans les villes du Nord ou dans la campagne au Sud). En outre, après 1849, Cattaneo et Pisacane divergèrent sur le modèle dominant de volontaires, en proposant des définitions très différentes de la milice citoyenne, de son organisation et de sa composition sociale. Pisacane critiquait aussi ouvertement les méthodes de Garibaldi, ainsi que son recours aux volontaires pour la défense de la République romaine en 1849. On discutait par ailleurs constamment de la meilleure manière de recruter des volontaires : en 1860, il n'existait encore aucun accord quant à la relation entre droit de citoyenneté et service militaire obligatoire. Nombreux étaient ceux qui soutenaient que les milices de citoyens, pour être effectives, devaient devenir une armée de conscription ; ils pensaient qu'il était vital de conserver et de promouvoir l'image du volontariat, tout en le rendant facultatif dans les faits⁴³.

Tous ces débats reflétaient des questionnements relatifs à la nation elle-même. On sait que la plupart des volontaires étaient d'origine urbaine : professionnels, étudiants et artisans venus des villes du Nord et du Centre de l'Italie. Dans l'ensemble, le mouvement a rencontré beaucoup moins de succès parmi les paysans et les ruraux. Les habitants du Sud de l'Italie ont répondu de manière beaucoup moins enthousiaste à l'appel patriotique aux armes de 1859 et de 1860. Garibaldi, qui fut le symbole par excellence de l'idéal volontaire au cours du Risorgimento, et dont les talents particuliers de chef charismatique contribuèrent de manière si décisive à assurer son succès, ne réussit pas en 1860 à rendre l'idée du service militaire attractive pour les

42. Cf. mes commentaires dans Robert Gerwarth et Lucy Riall, 'Fathers of the Nation? Bismarck, Garibaldi and the Cult of Memory in Germany and Italy', *European History Quarterly*, XXXIX, 3 (2009), p. 388-413.

43. Piero Pieri, *Storia militare, op. cit.*, p. 578-585 ; Franco della Peruta, «Le teorie militari», *loc. cit.*, p. 72-78. Sur le désaccord entre Cattaneo et Pisacane, cf. aussi Ettore Rota, «Del contributo dei Lombardi alla guerra del 1848 : il problema del volontarismo», *Nuova Rivista Storica*, tome VI, n° 1, 1928, p. 11-14.

paysans du Sud de l'Italie, et la *leva* dut être tacitement abandonnée en Sicile. Au reste, Garibaldi lui-même ne définit jamais avec précision comment son armée devait être recrutée et organisée⁴⁴.

Garibaldi espérait que les volontaires pussent former le noyau d'une nouvelle armée nationale en Italie et le socle d'une vie institutionnelle rénovée. Cette « nation armée » aurait entraîné les jeunes gens à l'usage des armes à feu. Elle aurait contribué à politiser et intégrer tous les membres de la nation, et éduqué le peuple à une nouvelle conscience politique⁴⁵. Elle aurait aussi démontré les vertus militaires de l'Italie en Europe, en présentant aux étrangers « le spectacle solennel d'une Nation qui s'émancipe, faisant de tous ses fils des soldats pour qu'ils deviennent des citoyens libres »⁴⁶. Mais ce but ne fut pas atteint. Un problème majeur posé aux volontaires révolutionnaires résidait dans l'attrait pour d'autres options militaires. Le pouvoir (relatif) de l'armée royale du Piémont, notamment dans les années 1850, représentait un puissant défi pour Garibaldi, même s'il ne rencontra pas que des succès. Non seulement l'armée piémontaise était la seule force militaire de quelque importance constituée en Italie, mais elle pouvait s'appuyer sur une longue tradition, continue et prestigieuse, et le militarisme était central pour l'identité piémontaise considérée dans son ensemble⁴⁷. L'identité militaire du Piémont était étroitement liée au roi – un héros masculin traditionnel par excellence, représentant une forme de virilité plus austère et plus stoïque, bien plus proche du modèle identifié par Mosse ou d'autres, et typique de l'image masculine militaire au XIX^e siècle⁴⁸. Ainsi, en assumant la direction du combat patriotique, comme il le fit avec succès au cours des années 1850, le Piémont savoyard pouvait offrir plus ou moins le même mélange d'autorité royale, d'orgueil militaire et de valeurs établies qui se révélèrent si efficaces en Prusse⁴⁹. Il n'est donc pas surprenant qu'à partir de 1848, et plus spécialement au cours des années cruciales 1859-1861, l'armée royale ait été

44. Sur Garibaldi et les volontaires, on se reportera à Alberto Mario Banti et Marco Mondini, « Da Novara a Custoza », *loc. cit.*, p. 425-426, et à Carlo Jean, « Garibaldi », *loc. cit.*, p. 410-416.

45. Alberto Mario Banti et Marco Mondini, « Da Novara a Custoza », *loc. cit.*, p. 424-425; sur la « nazione armata », plus généralement Giuseppe Conti, « Il mito della "nazione armata" », *Storia Contemporanea*, tome 21, n° 6, 1990, p. 1149-1195.

46. Cité dans Gilles Pécout, « Les sociétés de tir », *loc. cit.*, p. 534-535, avec ses commentaires aux p. 608-629.

47. Walter Barberis, *Le armi del principe. La tradizione militare sabauda*, Torino, Einaudi, 1988. Cf. la discussion sur les modèles classiques de la masculinité sous-tendant les travaux de G. L. Mosse dans *The Image of Man. The Creation of Modern Masculinity*, Oxford, Oxford University Press, 1996.

48. Sur le rôle « nationalisant » de la monarchie italienne, cf. Catherine Brice, *Monarchie et identité nationale en Italie, 1861-1900*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2010, notamment p. 13-23 et 101-164.

49. L'admiration éprouvée par des dirigeants politiques italiens comme Crispi à l'égard de l'Allemagne impériale a souvent été commentée, mais l'importance du modèle prussien pour le *Risorgimento* n'a jamais été véritablement prise en compte. Christopher Duggan, *Francesco Crispi. From Nation to Nationalism*, Oxford, Oxford University Press, p. 364-375, 467, 475 et 500-504; Enzo Collotti, « I tedeschi », in Mario Isnenghi [dir.], *I luoghi della memoria. Personaggi e date dell'Italia unita*, Roma-Bari, Laterza, 1997, p. 67-76. Pour une comparaison entre les rôles de Cavour et de Bismarck dans le processus d'unification nationale, on se reportera à Gian Enrico Rusconi, *Cavour e Bismarck. Due leader fra liberalismo e cesarismo*, Bologna, Il Mulino, 2011.

extrêmement hostile aux volontaires, et qu'elle ait utilisé ses liens avec le pouvoir en place pour les exclure explicitement⁵⁰.

En outre, la réticence de beaucoup d'Italiens à s'engager eux-mêmes sur le plan militaire dans le processus de leur propre émancipation témoigne du fossé persistant entre les dirigeants et une grande partie de la société italienne, fossé que le Risorgimento, en dépit de sa rhétorique, était incapable de combler dans les faits. En effet, le volontariat militaire était bien loin d'être un phénomène cantonné aux seuls jeunes révolutionnaires. Cet idéal se reflétait aussi très nettement dans l'enthousiasme des volontaires catholiques à défendre le pape et Rome contre les nationalistes italiens. Formés sous l'autorité du général français Louis de Lamoricière, ces corps de zouaves catholiques regroupaient environ 18 000 volontaires en mai 1860, et 10 000 d'entre eux environ participèrent à la bataille de Castelfidardo en octobre 1860, contre l'invasion de l'armée piémontaise. Même si les zouaves étaient une force pleinement internationale (ils venaient d'Amérique du Nord ou du Sud, d'Irlande, de Pologne, de Belgique et d'Espagne, et majoritairement de France, plus particulièrement des bastions catholiques de l'Ouest), leur présence dans la péninsule représentait un défi à la prétention des volontaires nationalistes à incarner les espoirs de l'Italie⁵¹.

Tout comme les volontaires de Garibaldi symbolisaient l'Italie du Risorgimento, les zouaves attestaient du renouveau du catholicisme. Ils représentaient ce que Carol Harrison a pu définir comme « une forme particulière de loyauté catholique : intransigeante, ultramontaine, et souvent dirigée par le bas clergé »⁵². Bien qu'ils aient été peu efficaces sur le plan militaire, leur détermination à mourir pour Rome se révéla cruciale dans le combat du pape contre le nationalisme italien. Ils canalisèrent le débordement de sympathie internationale pour la situation critique du pape. Sous la plume habile des journalistes, les volontaires du pape en vinrent ainsi à personifier une nouvelle sorte d'héroïsme catholique – et c'était là une autre version de la virilité combattante, alliant la volonté de se battre et de mourir à une piété docile, dans laquelle l'amour de la famille – et de la mère en particulier – ne pouvait être retrouvé que parmi les volontaires nationalistes du Risorgimento⁵³.

*

50. Sur le traitement réservé aux volontaires italiens en 1861, cf. Piero Pieri, *Storia militare, op. cit.*, p. 734-735; Franco Molfese, « Lo scioglimento dell'esercito meridionale garibaldino 1860-1 », *Nuova Rivista Storica*, tome 44, 1960, p. 1-53.

51. Eugene Jarry, 'Zouaves, Papal', *New Catholic Encyclopedia* 14, New York, 2003², p. 936-937; Jean Guénel, *La dernière guerre du pape. Les zouaves pontificaux au secours du Saint-Siège, 1860-1870*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1998, p. 26-43.

52. Carol Harrison, 'Zouave Stories: Gender, Catholic Spirituality, and French Responses to the Roman Question', *Journal of Modern History*, LXXIX, 2 (2007), p. 278.

53. Pour une comparaison entre les volontaires nationalistes et pontificaux, cf. Lucy Riall, 'Martyr Cults in Nineteenth-century Italy', *Journal of Modern History*, LXXXII, 2 (2010), notamment p. 277-284.

Nous avons montré combien la guerre avait représenté un puissant moyen d'imaginer et de forger une Italie « revirilisée », en portant une attention particulière aux associations spécifiques que celle-ci suggère. Le combat militaire a joué un rôle central dans la construction d'un discours nationaliste dans la première moitié du XIX^e siècle en Italie, mais bien plus en termes de défaite et de rébellion que de victoire et d'adhésion. Dans l'Italie du Risorgimento, la guerre offrait une image d'*italianità* virile, en opposition explicite avec la faiblesse féminine engendrée par des dirigeants corrompus. Mais au lieu de fournir une justification à l'obéissance politique, cette image a été utilisée comme un appel à la révolution. Garibaldi, qui a le mieux personnifié le rêve du renouveau par la lutte militaire au cours du Risorgimento, se référait à des idées démocratiques. Il reflétait une culture romantique recourant aux passions et à la dissidence. N'excluant pas un versant féminin, ce système de représentations n'avait que peu de rapports avec la masculinité sévère des armées traditionnelles.

Cependant, la guerre était aussi un « récit de fondation ambivalent » pour la nation italienne⁵⁴. Les volontaires italiens du Risorgimento donnaient plus de sens au combat qu'à la victoire. Grâce à leur enthousiasme et à leur martyre, la défaite au combat pouvait se révéler glorieuse. Or, si les volontaires ont pu remporter des succès spectaculaires, leurs victoires ont été sporadiques dans le meilleur des cas, et quelle que fût la passion manifestée dans leurs luttes, ils n'ont jamais bénéficié du soutien unanime de la population italienne. Leur conception révolutionnaire de l'*italianità* pouvait entrer en collision avec un militarisme royal traditionnel, remis à l'ordre du jour par le Piémont et par la maison de Savoie. Elle était également fortement combattue par l'Église catholique de Rome : dans les années 1860, les catholiques furent en mesure d'organiser une forme rivale de volontariat militaire qui s'opposait ouvertement aux armées de l'Italie unifiée. Dans l'Italie du Risorgimento, ces conflits entre cultures militaires reflétaient et renforçaient à leur tour des discours rivaux sur la nation. Comme Alberto Mario Banti et Marco Mondini l'ont bien souligné, la contradiction entre la tradition démocratique représentée par Garibaldi et la tradition royale de la Maison de Savoie a engendré une « identité militaire fracturée » et variée, ce qui explique en partie les difficultés et la « fragilité » du processus visant à « faire les Italiens » (« Fare gli Italiani »)⁵⁵.

L'historiographie récente de l'Italie au XIX^e siècle a souligné l'existence de nombreux mouvements rivaux de renouveau national. Mais il semble aujourd'hui insuffisant de s'en tenir aux dichotomies acceptées autrefois entre libéraux et conservateurs, modérés et démocrates. Ainsi, toute analyse qui ne prendrait pas en compte l'existence de mouvements multiples,

54. C'est la thèse développée par Ilaria Porciani dans son article « Der Krieg als ambivalenter italienischer Gründungsmythos », *loc. cit.*

55. Alberto Mario Banti et Marco Mondini, « Da Novara a Custoza », *loc. cit.*, p. 428-429.

avec des objectifs, des identités et des rêves propres, convergeant pour partie se révèle peu satisfaisante⁵⁶. Il serait maintenant nécessaire d'approfondir la recherche sur le centre et les marges du Risorgimento, sur la politique vue d'en haut et vue d'en bas, et sur ceux qui se sont opposés au nationalisme italien, tout comme sur ceux qui l'ont soutenu passionnément. L'Italie était sans doute moins une nation faible qu'une nation perpétuellement contestée⁵⁷. À cet égard, plutôt que d'accepter simplement les vieux stéréotypes de l'échec militaire italien, nous devrions réfléchir aux manières dont les images de déclin ont été elles-mêmes le produit d'une lutte politique entre visions antagonistes du bien collectif.

Lucy Riall est professeure à l'Université de Londres (Birkbeck College)

56. Cf. à ce propos les commentaires de Dominique Reill, 'The Risorgimento: a Multi-national Movement', in Patriarca et Riall (eds), *The Risorgimento Revisited*, et David Laven, 'Why Patriots Wrote and what Reactionaries Read: Reflections on Alberto Mario Banti's *La nazione del Risorgimento*', *Nations and Nationalism*, XV, 4 (2009), p. 419-426; cf. aussi Lucy Riall, 'Martyr Cults', *loc. cit.*

57. Lucy Riall, «Eroi maschili», *loc. cit.*, p. 288.